

A quoi sert l'Eucharistie

par Albert ROUET, archevêque de Poitiers

Des communautés récentes et des mouvements redécouvrent une forme du culte eucharistique tombée quelque peu en désuétude. L'accent mis unilatéralement sur le côté individuel de l'adoration et de l'exposition du Saint Sacrement entraîne de curieux dérapages : de bonnes âmes gardent chez elles pour leur usage privé des réserves d'hosties consacrées, d'autres les portent sur elles à la manière d'une médaille ou d'un talisman, d'autres parlent d'une «présence physique» du Christ dans l'hostie. Un rapport sentimental à l'eucharistie conduit à perdre de vue sa dimension sociale. Le Père Rouet rappelle ici que le culte de l'eucharistie et la dévotion qu'il inspire doivent rester conformes au contenu même du sacrement.¹

La grandeur d'une réalité ne garantit pas la qualité de l'usage qui en est fait. Il ne suffit pas d'exalter l'Eucharistie. La manière de l'honorer doit elle-même être eucharistique, c'est-à-dire conforme au contenu du sacrement, logique avec son institution par le Christ. Sacrement de l'offrande du Fils, elle ne saurait cautionner des pouvoirs dont l'exercice est contraire à son humilité.

La messe n'a pas pour objet d'exalter solitairement le prêtre, même si les controverses anti-protestantes ont insisté sur le lien qui unit le sacrifice eucharistique et le rôle du prêtre ordonné. Le Corps eucharistique du Christ ne saurait être séparé et, à plus forte raison, servir à oublier le Corps ecclésial du Seigneur qu'est son Eglise - ce que souligne la seconde Epiclèse² après la consécration. La dévotion au Saint Sacrement ne peut omettre les dimensions sociales et eschatologiques de l'Eucharistie célébrée en vue du Royaume.

Il est donc nécessaire de veiller sans cesse aux orientations par lesquelles sont abordés les usages de l'Eucharistie. Il n'est pas sûr que des courants récents ne soient

pas en train de restaurer des pratiques dont le côté unidimensionnel de l'adoration individuelle a conduit autrefois à des excès simplificateurs ou déformants. La vie spirituelle ne se cantonne pas dans un seul aspect. C'est pourquoi l'adoration, loin d'être opposée aux dimensions sociales de l'Eucharistie, contemple en elle le monde nouveau voulu et instauré par le Ressuscité, au nom de son Père. Elle donne les forces pour travailler non à fuir le monde, mais à s'engager afin de le renouveler, pour qu'il devienne un monde filial et fraternel, donc un monde eucharistique.

Le poids de l'encadrement

S'il est un domaine où se manifeste avec évidence l'écart entre la théologie et la pastorale, c'est peut-être au sujet de l'Eucharistie. Sans retracer ici l'histoire de cette distance, on se contentera de signaler quelques ruptures entre la réflexion dans l'intelligence de la foi et la pratique avec ses dévotions.

Premier facteur : la multiplication des messes. Le quadrillage paroissial de plus



Quand une assemblée devient communauté.

en plus serré conduit à la messe quotidienne du prêtre. S'y ajoute la vénération parfois excessive du culte des reliques de saints locaux ou de héros de la foi dont les restes présumés furent fractionnés à l'infini. Puis le culte des morts, développé à partir de Cluny, entraîne la célébration de centaines, voire de milliers de messes pour nos défunts, avec l'institution de «fondations de messes», toutes plus ou moins perpétuelles. De nombreux prêtres sont ordonnés simplement *ad missam*, uniquement pour célébrer l'Eucharistie pour des défunts, sans autre ministère (220 prêtres *messiers* à Bourgneuf - 4 000 habitants de nos jours ; 400 à Tulle ...). Dans les monastères, de plus en plus de moines sont ordonnés prêtres, accentuant ainsi la différence entre les «moines de chœur» et les «frères laïcs». Ce mouvement renforce la

constitution d'un clergé comme ordre séparé et l'abandon progressif de la concélébration, donc l'émiettement du presbytère. Doté d'un pouvoir propre, le prêtre est celui qui «peut dire la messe». Désormais, il est un homme à part.

Deuxième facteur : celui de voir. L'abandon de la concélébration conduit aux messes privées, dos au peuple, dans une langue de plus en plus inconnue. Elle ne devient «sacrée» que parce que réservée à quelques-uns. La prononciation à voix basse des prières par le prêtre conduit à ce qu'il n'y ait plus rien à voir ni à entendre. D'où l'importance croissante du sermon à la place de l'homélie, et des chorales ou maîtrises sur le chant de l'assemblée. Puis celle des prières individuelles, chapelet compris, pendant la messe. Ainsi le prêtre célèbre seul. Le sujet de la liturgie n'est plus

la communauté, signe de l'Eglise, mais le seul «homme d'Eglise» présent : l'officiant. De «président» de l'assemblée, le célébrant devient celui qui «dit sa messe». La réaction entraîne un besoin de voir, ce minimum de la participation. A Paris, au XV^e siècle, des fidèles courent d'une église à l'autre afin d'assister à la seule élévation de l'hostie, puis à celle du calice. Suivront les expositions du Saint Sacrement dans l'Allemagne de Charles-Quint, à la surprise du Légat pontifical, le cardinal Nicolas de Cues : «L'Eucharistie n'a pas été instituée pour être vue mais pour être mangée.»

Troisième facteur : la réponse aux difficultés par l'obligation. La messe apparaissant de plus en plus comme l'affaire du prêtre, on devine que les fidèles avaient aisément tendance à s'en dispenser. La réaction fut de rendre obligatoire l'assistance à la messe et, sauf cas de force majeure, en sa paroisse. Fréquemment répétée, passant d'une représentation familiale au strict devoir individuel, cette obligation remplace l'effort constant pour constituer une assemblée en communauté. Elle replie sur le moment particulier de l'office, la charge de changer les rapports sociaux. L'Eucharistie, perçue comme un office, voit s'estomper sa signification de sacrement d'un monde nouveau, au profit d'un acte de dévotion. La force centripète - vers l'autel - estompée la puissance centrifuge vers une histoire à bâtir. Résultat : la «pratique» chrétienne s'identifie à l'assistance à la messe les dimanches et fêtes d'obligation.

Quatrième facteur : la crispation anti-protestante draine l'attention sur la réalité du sacrifice de la messe et, par-là, sur les conditions requises pour la validité de la célébration. Or la validité s'attache à déterminer le minimum indispensable. Les conditions strictes de la validité du sacrement l'ont emporté sur la signification et la manière de le célébrer. Le rituel tend à remplacer la liturgie, dans un sacrement réduit aux normes qui le posent.

De cette attention scrupuleuse, deux conséquences découlent. D'abord, une atténuation considérable de l'importance de la Parole. Ensuite, la polarisation sur le sacrifice personnel du Christ en croix conduit à minorer le fait que le Mystère pascal comprenne la Pentecôte comme l'inauguration, par le don de l'Esprit, du temps de l'Eglise, Corps du Christ et fondement du régime sacramentel. Le Christ est reçu à la communion dans son «Corps total» : c'est-à-dire en son Corps ecclésial et en sacrement du monde nouveau.

Dans cette histoire terrestre, l'Eucharistie reste bien le don du Christ qui rassemble son Corps. Que ces facteurs proviennent de circonstances difficiles où la foi dut traverser des obstacles et des imprécisions de toutes sortes reste une évidence. Qu'ils aient permis à de nombreux chrétiens de rester fidèles et de se sanctifier est tout aussi assuré. Il faut cependant mesurer le coût de cette fidélité et les cicatrices laissées par ces conflits. Les coups reçus, en réduisant le sacrement à son noyau, provoquent un déficit ecclésiologique.

La conception dite pyramidale de l'Eglise reflète une théorie du sacerdoce comme ordre dans la société. Elle reflète plus une certaine structuration que la vie interne du corps ecclésial. L'Eglise est posée comme un fait social coextensif à la société. Il s'ensuit qu'en croyant justifier le pouvoir du prêtre, on laisse devant lui des laïcs confirmés, moins protégés qu'un novice dans une communauté monastique devant un père abbé ! D'où un second déficit, d'anthropologie sacramentelle.

L'Eucharistie comme Histoire

Il importe donc de revenir avant ces conflits, afin de saisir les orientations fondamentales d'un Père de l'Eglise, en lisant chez saint Hilaire de Poitiers l'Eucharistie comme Histoire et Corps.

Sans reprendre toute l'œuvre d'Hilaire, une surprise attend le lecteur de ses ouvrages les plus commodes d'accès. Tout se passe comme si le récit de l'institution, contrairement aux examens des siècles ultérieurs, ne retenait pas prioritairement l'attention de l'évêque de Poitiers. Il sait bien que le pain du ciel est le Corps du Christ (*La Trinité* X,18), que l'Eucharistie offre la Fête céleste (*Commentaires sur le Psaume* 118,5-6). Il connaît l'utilité de la mort du Christ (*ibid.* 3-18) et comment «L'Eglise est vivifiée par le Sang» (*Traité des Mystères* 1,3).

Hilaire s'attache peu aux événements, au côté factuel des récits ; il reste sensible à une dynamique qui, d'événement en événement, rebondit à chaque fois vers l'ultime plénitude, les épousailles célestes. Ce dynamisme inépuisable, Hilaire l'appelle un «mystère» (*sacramentum*). C'est pourquoi, tout en s'appuyant sur des événements, c'est le mouvement qui l'intéresse.

Loin d'arrêter cet élan, le Christ, qui le porte à sa pleine authenticité, le relance. D'une formule, Hilaire affirme que l'Eucharistie est «le mystère de l'avenir» (*Commentaires sur le Psaume* 118,4,4). L'achèvement de l'Histoire vers lequel pointe l'Eucharistie vise le Royaume. Dans cette espérance, «le Verbe subsistant avant tous les siècles, en tant que Fils de Dieu, subsiste parmi nous sacramentellement» (*Traité des Mystères* 1,3). Et ce temps se prolonge jusqu'à ce que le Christ remette tout à son Père (1 Co 15,28). Pour le moment, «nous ne voyons pas que tout lui soit soumis» (He 2,8).

La réflexion d'Hilaire sur les mystères montre que si les prophéties se réalisent dans le Christ, cet accomplissement tend vers une plénitude plus grande encore. L'Eucharistie est à la fois réalité et sacrement. La théologie du concile de Trente garde ce double aspect, en se méfiant d'enfermer dans le sacrement une réalité, celle du Royaume, qui n'est encore donnée

qu'inchoativement. Il est le «déjà là» et le «pas encore» des épîtres pauliniennes. C'est le Royaume qui est la source et le sommet de tout.

L'Histoire visible porte en elle un mystère : celui de s'unir progressivement au Verbe incarné crucifié et ressuscité. La totalité des temps et des espaces est appelée à devenir filiale, donc à vivre de la louange offerte par le Fils, en un mot à devenir Eucharistie, dans l'espérance du Royaume. On peut ainsi conclure que l'économie sacramentelle est pertinente avec la nature de l'Histoire. En un sens très profond, elle fait l'Histoire ; elle la fait naître à sa vocation.

Loin de résumer l'Eucharistie à une piété individuelle où des personnes prient côte à côte sans communiquer entre elles, une telle approche du sacrement saisit la totalité du réel afin de le transformer en vue du Royaume. L'attention s'est beaucoup portée sur les conséquences individuelles de l'Eucharistie, afin de fortifier les progrès spirituels du chrétien. Elle n'a pas assez déployé les conséquences sociales. L'Eucharistie pousse à humaniser le monde, donc à lui conférer sa finalité, celle pour laquelle il a été créé : faire une terre fraternelle au nom de Dieu notre Père.

L'Eucharistie comme Corps

Le Christ est nôtre parce qu'il a assumé notre chair. L'Incarnation le rend semblable à nous en son Corps. Saint Hilaire emploie des expressions très fortes : «Il est en nous en personne, par le moyen de sa chair, et nous sommes en lui» (*La Trinité* VIII,14). Le contexte applique la phrase à l'Eucharistie. Hilaire joue sur le mot «chair» ou plutôt il «passe» d'un sens à l'autre. Le thème du passage est fondamental ; il obéit au dynamisme du mystère.

Ainsi, dès l'origine, la chair d'Adam passe en Eve grâce à l'action de Dieu, la chair humaine devient en Marie la chair

du Verbe par l'action de l'Esprit, la chair du Crucifié enseveli ressuscite en chair spirituelle. Cette chair est sacramentellement présente parmi nous (*Traité des Mystères* 1,3), elle est la chair du Christ en l'homme. Dans le Royaume, la chair passe en Dieu.

C'est donc le thème du viatique, de la nourriture pour le passage en Dieu. L'Eucharistie continue la Pâque du Fils vers son Père, entraînant l'humanité avec laquelle il fait Corps. L'unité du chrétien avec le Christ se comprend à partir de l'unité du Christ et de l'Eglise, son Corps. Le Corps ecclésial s'étend à chaque baptême. L'Eucharistie donne ce Corps du Christ.

Le Verbe éternel «fait corps» avec la nature divine - en cela, il est égal au Père. Il «fait corps» avec la nature humaine, en quoi il est vrai homme. C'est dire que le Christ n'est pas à approcher par son individualité singulière, telle que, par exemple, l'individualisme actuel le fait. Il est abordé par le côté radicalement relationnel de sa personne - ce que décrit le terme «Fils» et plus particulièrement encore celui de «médiateur» (1 Tm 2,5). De ce fait, l'Eucharistie est présentée comme un mystère relationnel, celui de l'Alliance, mais d'une alliance qui constitue les personnes comme faisceaux de relations.

La chair du Christ conjoint deux mouvements : le Verbe descend du Père pour assumer l'humanité et il remonte vers le Père avec son corps exalté. Tel est l'axe relationnel de l'Eucharistie, ce mystère de l'unité. Ainsi l'Eucharistie bâtit le Corps du Christ dans l'espace et le temps, grâce à la communion de tous les fidèles dans le Christ. Hilaire parle du «mystère du frère» : «Comme le mystère de sa mort a lieu dans son corps, le mystère de cette fraternité a lieu aussi dans la chair. Dieu a des frères du fait de la chair...» (*La Trinité* XI,15-16). Frère et «compagnon» (*ibid.* 20), le Christ l'est de chacun : il rend chacun frère de l'autre. L'Eucharistie est le sacrement de la fraternité.

Ce point est de grande importance pastorale et pour deux situations. Il est vain, je pense, d'attendre que les jeunes retrouvent le chemin de la messe sans passer par le témoignage de la fraternité. L'assistance à la messe ne dispense pas de l'expérience de la fraternité puisque c'est elle qui conduit vers le Frère premier, en même temps qu'elle en découle. Il y a donc une circularité de la vie ecclésiale dont l'Eucharistie est «la source et le sommet». Le sommet devenant source d'une autre étape.

La seconde situation est issue d'un témoignage. Il y avait une communauté qui, pour sa messe dominicale, allait quérir, ici ou là, un prêtre âgé qui célébrait comme il pouvait. Le résultat fut pénible : les gens fuyaient. Alors la communauté a décidé de se réunir pour des prières dominicales en soignant l'accueil, la participation active, donc la fraternité. Parce que ce groupe a «fait Eglise», il a ressenti le besoin intérieur de l'Eucharistie. Alors, peu importait la qualité du célébrant. Il donnait ce que la communauté aspirait à recevoir : le sacrement qui la constitue en communauté. Mais le prêtre n'était plus perçu comme un ministre indispensable et occasionnel ; il était accueilli en frère. Au lieu de se dérouler devant des solitudes juxtaposées, l'Eucharistie révélait ainsi sa puissance d'unir un corps de frères.

A. R.

¹ Cet article est le résumé d'une conférence prononcée le 18 janvier 2003 dans le cadre du Colloque Saint-Hilaire, à Poitiers. Le texte intégral de la conférence paraîtra dans la série des publications du Centre théologique du diocèse de Poitiers.

² Prière d'invocation à l'Esprit Saint pour qu'il rassemble les chrétiens dans l'unique peuple de Dieu, grâce à leur communion au Christ (n.d.l.r.).